

Patrick  
Autréaux  
Le grand vivant

*Verdier*



LE GRAND VIVANT

ÉDITIONS VERDIER  
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

*Se survivre*, Verdier, 2013

*Dans la vallée des larmes*, Gallimard, 2009

*Soigner*, Gallimard, 2010

*Le Dedans des choses*, Gallimard, 2012

*Les Irréguliers*, Gallimard, 2015

Patrick Autréaux

# Le grand vivant

Verdier

Écrit dans le cadre d'une résidence  
à la Chartreuse (Centre national des écritures  
du spectacle, à Villeneuve-lez-Avignon), ce « poème debout »  
a été créé lors du festival Hors limites (Seine-Saint-Denis),  
en mars 2015, avec Vincent Dissez, récitant,  
Thierry Thieù Niang, danse et mise en scène,  
et Jimmy Bourry, son et lumière.



[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

Avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2016  
ISBN : 978-2-86432-868-1

*À Mysbu et Lebadang*



LES cigales!

Les cigales?

Elles ne savent rien. Elles viennent de plus profond que la surface, elles ont vu ce que nous ne voyons pas, mais que connaissent-elles des grands chamboulements du monde?

Depuis quelques jours, on ne parle que du cyclone qui s'est formé au large. Il a déferlé sur les côtes, est remonté vers le nord. Voici qu'il souffle sur la ville.

Quand on a commencé de nous alarmer, ma première réaction a été d'interroger le ciel. J'étais curieux de lire les signes avant-coureurs du désastre. Le chant des cigales dominait tout. Et moi qui leur prêtais une connaissance plus affûtée que la nôtre, je me suis dit : elles ne savent rien.

La tempête s'est renforcée d'heure en heure. L'image satellite passe en boucle sur les chaînes. Elle est explicite. Nuages et vents se sont enroulés autour d'une turbine géante.

Une force aveugle s'est donné à elle-même un œil, qui regarde fixement. Des cernes l'auréolent déjà.

On nous serine qu'il faut se préparer à subir une des plus grandes menaces des dernières années. À la télé, vue de l'espace, cette taie de nuages tourne lentement.

Pourquoi s'effrayer ?

Si elles inondent, saccagent, tuent, si elles révèlent des choses restées secrètes, ces vastes tempêtes ne sont-elles pas dénuées d'intention ?

Celle-ci me bouleversera moins que le fantôme dont je n'ai parlé à personne.

Seul le vieil arbre devant les fenêtres de ma chambre aura été jusqu'ici mon confident.

Une turbulence d'une nature bien différente s'est formée en moi. Depuis des mois, presque chaque nuit, j'ai affaire à son œil terrible.

Après tout, qu'est-ce qu'un cyclone, sinon une immense tristesse qui n'arrive pas à se dire ?

J'AI suivi au bord de la mort celui qui a eu confiance en l'enfant, en l'homme que je suis devenu. Il semblait naturel que ce soit moi qui le suive jusqu'à la pointe de son existence.

On connaît mal la limite de la vie. On se tient devant elle, pareils aux marins qui imaginaient des cataractes ou des monstres fabuleux au bout des océans. Le vieil homme m'avait embarqué avec lui. Il n'avait rien promis, rien révélé. Nous avons glissé vers des régions brumeuses, puis il avait disparu. J'étais revenu seul.

Les mois passant, j'ai été surpris de me guérir si vite de sa mort.

Et puis un soir, un cauchemar a éclaté :

Il y a un grand vent mais qui ne souffle pas, qui aspire. Le vieil homme surgit. Il avance. Le vent, c'est de lui qu'il vient. Son corps est un automate inflexible. Ses yeux sont des clous. Pas un bruit. Et pourtant il marche avec fracas. Se dirige droit vers moi. Rien ne peut être caché. Je recule, me réveille en hurlant.

Du bord de sa mort, j'ai cru pouvoir revenir sain et sauf. Les mauvais rêves sont des lassos. Ils se sont succédé et m'ont entraîné sur un dépotoir. Je me suis mis à creuser, à fouiller. À arranger mes trouvailles.

Appelons ça des souvenirs.

J'ai suivi au bord de la mort ce vieil homme, mon grand-père. Et été retenu.

Dès qu'il se fut allongé pour ne plus se relever, j'ai ralenti mes gestes, mes paroles, mes regards pour les présenter devant ses yeux, à sa bouche, à son oreille avec le moins d'agitation possible. Autour de son lit s'était instaurée une lenteur qui avait tout ordonné. Là, presque plus rien ne bougeait. On sortait de sa chambre et le pas s'emballait. Les courses, le ménage, les infirmières et ces accordéons imposés aux heures de la journée. À mesure que sa peau s'affinait, que son souffle se posait, que se marquait le relief de ses os, l'écart se faisait plus grand entre le bruit qui régissait le dehors et la suspension au-dedans.

Il ouvrait ses yeux mais souvent ne regardait personne. Puis il a clos ses paupières et ralenti encore. Avec lui, je me suis immobilisé. Pas d'envolées ni de tempêtes ou d'héroïsme, pas de panique, mais un surplace aux méandres infimes, de plus en plus secrets, délicats.

Il est mort.

Je m'adresse à lui quand un cauchemar me réveille.

Est-ce que parler protège de la peur?

Dans la nuit, j'essaie de l'appivoiser, je m'accuse :

Pas une minute, je n'ai songé à te sauver. Je n'ai pas cru que tu allais survivre, tu étais vieux, à bout de souffle, on ne te donnait que quelques semaines. Moi aussi, je t'ai condamné. Je n'ai rien nié. Je ne me suis pas battu pour que tu vives, pour que tu gardes espoir, je t'ai accompagné pour que tu acceptes. Tu n'as jamais accepté. Ou du moins ton acceptation n'a été qu'un refus : tu as cessé de manger, de boire, tu t'es mis à somnoler, tu es entré dans le coma. J'ai regardé ta mort venir. Je l'ai contemplée sans la repousser, je me suis même mis à la trouver belle, à l'aimer. J'ai regardé cette chose qui appartient aux chambres fermées. Elle m'en tient rigueur, je crois, ou est-ce toi? Un jour, tu as dit dans ton délire : Mais il veut ma mort! Peut-être était-ce vrai? Peut-être est-ce cela que tu es venu me reprocher?

Des souvenirs.

Oui, appelons ça des souvenirs.

On vit sur des déchets. On l'ignore. Des relents nauséabonds filtrent pourtant, mais on l'ignore. Et quand on creuse, on se découvre en équilibre sur une décharge.

De toute façon, mes souvenirs ne l'amadouent pas. Le fantôme reste furieux. Je continue de m'adresser à lui :

Est-ce que tu es mort, vieil homme? Si je ne t'avais pas vu moi-même, je pourrais penser qu'on t'a enlevé,

réveillé, hypnotisé. Et désormais où es-tu ? Ton corps, on ne l'avait pas gardé près de nous. Tout de suite ils t'ont emporté. Je ne m'y suis pas opposé, tu avais organisé toi-même tes obsèques. Les pompes funèbres t'ont pris, et quand je t'ai revu, tu ne te ressemblais plus. Les hématomes, les cicatrices, la peau fine et abîmée de ton visage, les traces de ton agonie avaient été effacées, masquées, fardées. Tu avais l'air d'une mégère de cire. J'ai vu bien des morts. Ils se ressemblent tous, ils perdent jusqu'à leur sexe. Est-ce pour t'avoir laissé seul à la morgue que tu m'en veux ? Seul, et qui pour te protéger ? Autrefois on disait que les cadavres étaient exposés à de graves périls. Qui a veillé ton corps ? Qui a repoussé les esprits mauvais ? On ne croit plus en eux, est-ce pour autant qu'ils n'existent plus ? Ils se sont réfugiés en nous. Et si c'était eux qui te manipulaient dans mes cauchemars ? Et l'âme ? Elle doit encore exister, puisque tu reviens. Tu n'es pas encore parvenu où tu dois, et tu n'es plus où tu étais, alors où es-tu ? Intrus là-bas, hôte importun ici. Illégitime et clandestin, tu surgis de n'importe où. Je ne sais pas si tu veux de l'aide ou si tu m'en veux. Fais-moi comprendre ou va-t'en !

Il arrive que quelqu'un réponde avec sa voix :

As-tu voulu me sauver ? Pourquoi n'as-tu pas cru que je pouvais m'en tirer ? Voulais-tu me voir mourir, me voir bien mort ? De quoi, toi, m'en voulais-tu ?

Est-ce vraiment le vieil homme qui s'adresse à moi ?  
Sa silhouette est celle d'un automate. Il est devenu la  
marionnette des mauvais esprits.

Une machination invisible est à l'œuvre.



ON se croit protégé sans comprendre de quoi ni par qui. J'ai toujours pensé que je l'étais par lui et par une autre présence.

Mon grand-père n'avait pas vraiment vieilli comme les autres. Quelque chose était immobilisé en lui, suspendu. D'ailleurs, ce n'est pas un simple vieil homme qui m'avait élevé, mais un veuf. Et veuf est une moitié.

Le matin de sa mort, j'ai ouvert une enveloppe qu'il m'avait confiée quelques mois avant, où il avait noté : À ne lire qu'après mon départ.

La lettre m'était adressée.

Il espérait, écrivait-il, avoir tenu la promesse faite à ma grand-mère de m'aider de son possible.

Et il est vrai, il m'avait soutenu et encouragé en tout ce que je faisais, même s'il ne le comprenait pas toujours.

Tant d'années après, se dévoilait la présence cachée.

Il y avait bien eu dans ma vie une disparue jamais tout à fait morte : elle était donc restée près de moi. Mon grand-père n'avait été veuf qu'en apparence. Il avait incorporé cette absente, il en était devenu la manifestation.

Je n'avais pas assisté aux funérailles. Je n'avais appris sa mort que quelques jours plus tard. Mais dans le cimetière, où elle était enterrée, je me suis toujours senti à l'abri.

Nous y allions plusieurs fois par semaine. Et si je n'osais parler avec la disparue, si je n'osais déranger mon grand-père dans son recueillement, je conversais avec les autres défunts, avec cette foule qui était cachée au creux des pierres tombales et des buissons, dans les fleurs. Là se déliait l'invisible du monde.

Depuis les obsèques du vieil homme, je n'ai pas revu sa tombe, la leur.

En mourant, il a enseveli la morte, la faisant se manifester une dernière fois.

En mourant, il a avalé le passé.

On se croit protégé sans savoir de quoi ni par qui.

Et puis tout se crève pour laisser place à un tumulte et à la terreur.

ON pourrait entendre la voix des premiers hommes, dit-on, par les microsillons des poteries qu'ils confectionnaient sur leur tour. Mais que comprendrions-nous? On dit aussi que les paysages sonores des vieilles forêts gardent en creux la trace des chants des espèces et animaux disparus.

Les voix et les silences du passé lointain sont comme ceux des rêves. Des grognements, des blancs qu'on ne décrypte pas, des cris mangés.

Quand j'ai lu cette lettre à ma mère, elle s'est mise à pleurer. Et dans ces sanglots, j'ai réentendu son angoisse, quand autrefois elle nous réveillait.

Une turbulence s'était formée alors en elle aussi. Sa mère l'avait hantée pendant des années. Un cauchemar survenait dès qu'elle s'endormait. Ses hurlements transperçaient la nuit.

Et cette vision dont elle se souvenait parfois : Devant le cercueil, elle montre du doigt le cadavre – à qui? elle l'ignore –, quand, soudain prise de vertige, elle tombe dans une fosse qui se ferme.

Le matin, le plus souvent, elle avait tout oublié. Elle n'avait pas besoin de raconter ce qu'elle avait vu. Je le savais. Le calme avait beau revenir presque aussitôt, ces cris révélèrent l'immense trou autour duquel la famille tournait.

Un cataclysme avait eu lieu, dont je n'avais aucun souvenir, et dont ne restaient qu'une tombe et ces cris.

Seul le vieil homme m'avait expliqué la maladie de ma grand-mère, et, sans quand je l'y pousse, décrivait encore et encore son agonie.

Lui et moi sur cette falaise au-dessus du passé. Il était celui par qui j'héritais des récits d'un monde perdu.

Lui mort, il ne me reste presque rien de l'enfance – tant mieux. Sinon le dépotoir des voix, que recouvre un autre cri de ma mère, quand nous avons découvert ensemble mon grand-père mort :

Oh, papa, papa!

**NATACHA MICHEL**

*Autobiographie*  
*Plein présent*

**PIERRE MICHON**

*Vie de Joseph Roulin*  
*Maîtres et Serviteurs*  
*La Grande Beune*  
*Le Roi du bois*  
*Trois auteurs*  
*Mythologies d'hiver*  
*Abbés*

*Corps du roi*  
*L'Empereur d'Occident*  
*Les Onze*  
*Vermillon*

(avec Anne-Lise Broyer)

*Je veux me divertir*  
*Dieu ne finit pas*  
*Fie-toi à ce signe*

**MAURICE NADEAU**

*Le Chemin de la vie*

**CLAUDE PÉREZ**

*Amie la sorcière*  
*Conservateur des Dangalys*

**JACKIE PIGEAUD**

*Théroigne de Méricourt.*  
*La lettre-mélancolie*

**CHRISTOPHE PRADEAU**

*La Souterraine*  
*La Grande Sauvagerie*

**JACQUES RÉDA**

*La Sauvette*  
*Le Lit de la reine*  
*Les Fins Fonds*  
*L'Affaire du Ramsès III*

**MATHIEU RIBOULET**

*L'Amant des morts*  
*Avec Bastien*  
*Les Œuvres de miséricorde*  
*Prendre dates*

(avec P. Boucheron)

*Lisières du corps*  
*Entre les deux il n'y a rien*

**OLIVIER ROLIN**

*La Langue*  
*Bric et broc*  
*Veracruz*

**EMMANUELLE ROUSSET**

*L'Idéal chaviré*  
*Saturnales de Swift*

**JEAN-JACQUES SALGON**

*07 et autres récits*  
*Le Roi des Zoulous*  
*Ma vie à Saint-Domingue*  
*Place de l'Oie*

**DOMINIQUE SAMPIERO**

*La Lumière du deuil*  
*Le Dragon et la Ramure*

**MICHEL SÉONNET**

*La Tour sarrasine*  
*Que dirai-je aux enfants de la nuit?*

**ANNE SERRE**

*Le Mat*  
*Petite table, sois mise!*

**DOMINIQUE SIGAUD**

*Partir, Calcutta*

**PIERRE SILVAIN**

*Le Jardin des retours*  
*Julien Letrouvé colporteur*  
*Assise devant la mer*  
*Les Couleurs d'un hiver*

**BERNARD SIMEONE**

*Acqua fondata*  
*Cavatine*

**SARAH STRELISKI**

*Accident*

**PHILIPPE SOLLERS**

*Le Saint-Âne*

**EMMANUEL VENET**

*Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud*  
*Précis de médecine imaginaire*  
*Rien*

**GUY WALTER**

*Un jour en moins*  
*Outre mesure*

**ANTOINE WAUTERS**

*Nos mères*